
Présentation du dossier

Contributions à l'histoire des traductions juives de la Bible hébraïque

Francine Kaufmann



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/1581>

DOI : 10.4000/tsafon.1581

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 7-12

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Francine Kaufmann, « Présentation du dossier », *Tsafon* [En ligne], 77 | 2019, mis en ligne le 12 septembre 2019, consulté le 24 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1581> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.1581>

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

Dossier

rassemblé et présenté par
Francine Kaufmann

**Contributions à l'histoire des traductions juives
de la Bible hébraïque**

Du 10 au 14 avril 2017 se tenait à l'université de Paris-Nanterre le Premier Congrès Mondial de Traductologie sur le thème : *La traductologie : une discipline autonome*. Les communications présentées par Tsafon dans le dossier qui suit émanent de la journée du jeudi 13 avril, tout entière consacrée à l'histoire des traductions de la Bible hébraïque, dans le cadre d'une session centrée sur l'histoire des traductions des textes sacrés, mystiques ou d'édification. C'était un temps fort pour l'approche juive de la traduction puisque, parallèlement, se tenaient des ateliers consacrés à l'histoire des traductions du Nouveau Testament, du Coran, des textes mystiques chrétiens et des textes d'édification.

Ce qui peut sembler naturel ne l'a pas toujours été. La jeune discipline universitaire intitulée « traductologie » (que le monde anglophone nomme « Sciences de la traduction ») est apparue dans les années soixante-dix du siècle précédent et s'est imposée dans les années quatre-vingt-dix. Elle est restée d'abord centrée sur la civilisation purement occidentale et n'a intégré que récemment d'autres modes de penser la traduction écrite et l'interprétation orale, consécutive et simultanée. Souvent traitées par des chercheurs chrétiens, la traduction juive et les traductions de la Bible hébraïque (essentiellement la Septante et le Targum, mais aussi par exemple Buber-Rosenzweig et Chouraqui), ont continué d'être étudiées dans le contexte d'une théologie se penchant sur la traduction sacrée comme un préalable permettant d'aborder la naissance du christianisme et sa pratique traductionnelle. La recherche autonome sur la traduction juive en tant que telle a mis du temps à se distinguer de l'approche occidentale et à s'imposer comme branche à part entière de la traductologie. Des chercheurs aussi éminents que Henri Meschonnic ont contribué à distinguer la réflexion sur la traduction juive de la Bible hébraïque de la philosophie du langage en général et de la traduction sacrée en particulier. Des traductologues de plus en plus nombreux s'attachent désormais à l'étude de l'approche juive de la traduction. Le processus est en cours mais commence à peine à devenir visible.

Je suis donc particulièrement reconnaissante à la SEPTET, Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction née en 2005, et à sa présidente Florence Lautel-Ribstein qui ont d'entrée de jeu intégré la traduction juive comme branche authentique de la réflexion traductologique internationale et en ont fait un objet d'étude à part entière, particulièrement dans son congrès d'Amiens « Traduire le sacré », en juin 2013 puis dans le congrès de 2017 à Nanterre (dont nous publions ici plusieurs communications). De nombreux membres de SEPTET ont par ailleurs collaboré aux quatre tomes de l'Histoire des traductions en langue française (HTLF), aux éditions Verdier ; ces milliers de pages parcourent les siècles, depuis le XVI^e jusqu'aux confins du XX^e siècle. J'ai eu le privilège de rédiger les parties « traduction juive » dans les chapitres consacrés à la traduction sacrée. (Le dernier tome, le quatrième, a paru juste avant cette livraison de *Tsafon*).

On m'a aussi invitée à rédiger l'entrée « Tradition juive » en interprétation consécutive, dans une encyclopédie publiée en anglais en 2015 : *The Routledge Encyclopedia of Interpreting Studies* (dirigée par Franz Pöchhacker et Andja Grbić, éd. Routledge) et plusieurs entrées sur des traducteurs juifs dans l'encyclopédie de la Bible et sa réception (*Encyclopedia of the Bible and Its Reception : EBR*), en cours d'édition chez Walter de Gruyter (Berlin/Boston. Le tome 16 est paru en décembre 2018). Aujourd'hui, quelques traductologues, peu nombreux, apportent leur contribution à l'étude de la traduction juive, comme Alexis Nouss et Cyril Aslanov. Mais d'autres chercheurs, philosophes, historiens du judaïsme, rabbins, spécialistes de la Septante, du Targoum, du yiddish, du judéo-espagnol, du judéo-arabe etc. consacrent une partie de leurs recherches à la réflexion sur « l'acte traduisant », sa théorisation, sa pratique, son histoire.

Rappelons que la traductologie est née de la constatation qu'on ne pouvait plus se contenter d'étudier la pratique de la traduction sous l'angle de la linguistique ou d'un transfert de textes d'une langue dans l'autre. Les exercices séculaires de versions-thèmes ou de traduction *a libro aperto* (à livre ouvert, on dirait aujourd'hui : « traduction à vue ») avaient essentiellement pour objectif de vérifier que l'élève ou l'étudiant comprenait la langue étrangère et en maîtrisait le vocabulaire, les tournures idiomatiques et les structures grammaticales. On ne s'intéressait pas ou peu à l'acte même de traduire. L'insertion de l'histoire des traductions dans l'histoire littéraire puis dans l'histoire des

échanges culturels a fait naître une approche différente de ce qu'on appelle le fait traductif. La littérature comparée puis la stylistique comparée et la grammaire contrastive ont mis en évidence ce qu'on a appelé les « intraduisibles » mais aussi les « universaux » de la traduction. La sociologie, les études culturelles, la philosophie du langage, les sciences des communications et des médias, l'histoire de l'édition et bien d'autres disciplines et sous-disciplines ont enrichi la traductologie « entendue comme la réflexion sur toutes les dimensions de l'acte de traduire, [...] discipline qui ne saurait s'amalgamer à d'autres » selon la définition des organisateurs du congrès de Nanterre.

Dans ce dossier de *Tsafon* nous avons réuni plusieurs spécialistes de différentes disciplines dont les contributions se complètent et offrent un panorama éloquent de la contribution juive à l'histoire de la traduction mondiale. Nous espérons ainsi favoriser la réflexion sur les aspects qui peuvent constituer une spécificité de la traduction dans le monde juif à travers les siècles, de l'antiquité talmudique jusqu'à l'aube du XXI^e siècle, avec l'espoir de susciter des vocations de traductologues qui exploreront plus avant les pratiques et les théories exprimées par plus de 23 siècles d'expérience cumulée.

En guise de prologue, j'ai mis en exergue quelques concepts utilisés par le Talmud pour désigner l'acte de traduire.

Marion Vidal a choisi, quant à elle, de rendre compte de la traduction des Psaumes effectuée par Fray Luis de León qu'elle présente comme « l'une de ces figures troubles du Siècle d'Or espagnol ». Issu d'une famille de *conversos*, Fray Luis se référait volontiers au texte source hébreu, ce qui le rendait suspect. Pour cette raison, il peut figurer parmi les traducteurs juifs.

Parmi les judéo-langues dans lesquelles la Bible hébraïque a été traduite, le yiddish a donné lieu notamment à une célèbre traduction paraphrastique ou développée du Pentateuque, destinée aux femmes qui connaissaient mal l'hébreu biblique et les commentaires rabbiniques. Michèle Tauber nous présente cet ouvrage du XVI^e siècle, la *Tsenerene*.

Les traductions de la Bible hébraïque se sont multipliées aux temps modernes. Dans le monde germanophone, celle de Mendelssohn (XVIII^e siècle) et celle de Buber-Rosenzweig (XX^e siècle) ont retenu l'attention de Dominique Bourel qui rappelle qu'elles n'ont pas la même finalité : Mendelssohn souhaitait familiariser ses coreligionnaires avec le haut allemand par l'intermédiaire du texte hébreu qu'ils connaissaient ; Buber

et Rosenzweig espéraient faire sentir l'hébreu biblique sous l'allemand de traduction pour des lecteurs germanophones, pas forcément juifs.

Dans la France du XIX^e siècle, des érudits juifs ont suivi la démarche de Mendelssohn : faire lire le texte biblique dans la langue de leur pays de résidence. Cette entreprise devenait d'autant plus nécessaire qu'avec leur admission dans la société civile, les juifs étaient devenus peu à peu incapables de déchiffrer et de comprendre l'hébreu. Samuel Cahen, dans la première moitié du siècle, puis l'équipe de rabbins réunis autour de Zadoc Kahn se sont attelés à cette tâche. Danielle Delmaire distingue leur intention : Samuel Cahen s'adresse à une minorité de lettrés, dans cette France où l'enseignement est encore limité à une élite, tandis que la « Bible du rabbinat » est à mettre entre les mains de toute la société juive, selon le vœu des traducteurs.

Deux articles s'attardent sur les traductions du XX^e siècle par des poètes français. David Banon déplore le relatif silence qui entoure le travail du linguiste et poète Henri Meschonnic, pionnier dans le respect des *té'amim* pour restituer au texte traduit la rythmique, et souvent le sens, des versets bibliques. Quant à moi j'ai décrit la démarche d'Edmond Fleg et celle d'André Chouraqui qui dans le sillage du Targoum et de Mendelssohn pour Fleg, dans un retour à l'orientalisme de la langue hébraïque et à sa poétique particulière pour Chouraqui, ont cherché à déchristianiser et à réhébraïser le français de traduction.

Enfin, Marc-Alain Ouaknin, rabbin, philosophe, écrivain et traducteur, lève un voile partiel sur son parcours personnel et sur le travail d'enseignement et de réflexion collective qu'il a entrepris dans le cadre du « Projet targoum », qui doit aboutir notamment à une nouvelle traduction biblique en français, accompagnée de commentaires. Il se prépare à en publier les prémices en ce premier quart du XXI^e siècle.